

Livre IV, Chapitre XI: De la connaissance que nous avons de l'existence des autres choses

§1. PHILALÈTHE. Comme donc la seule existence de Dieu a une liaison nécessaire avec la notre, nos idées que nous pouvons avoir de quelque chose ne prouvent pas plus l'existence de cette chose que le portrait d'un homme prouve son existence dans le monde.

§2. La certitude, cependant, que j'ai du blanc et du noir sur ce papier par la voie de la sensation est aussi grande que celle du mouvement de ma main, qui ne cede qu'à la connaissance de notre existence et de celle de Dieu.

§3. Cette certitude mérite le nom de connaissance. Car je ne crois pas que personne puisse être sérieusement si sceptique que d'être incertain de l'existence des choses qu'il voit et qu'il sent. Du moins, celui qui peut porter ses doutes si avant n'aura jamais aucun différend avec moi, puisqu'il ne pourra jamais être assuré que je dise quoi que ce soit contre son sentiment.

§4. Les perceptions des choses sensibles sont produites par des causes extérieures, qui affectent nos sens, car nous n'acquérons point ces perceptions sans les organes et si les organes suffisaient, ils les produiraient toujours.

§5. De plus, j'éprouve quelquefois que je ne saurais empêcher qu'elles ne soient produites dans mon esprit, comme par exemple, la lumière, quand j'ai les yeux ouverts dans un lieu où le jour peut entrer; au lieu que je puis quitter les idées qui sont dans ma mémoire. Il faut donc qu'il y ait quelque cause extérieure de cette impression vive dont je ne puis surmonter l'efficace.

§6. Quelques-unes de ces perceptions sont produites en nous avec douleur, quoique ensuite nous nous en souvenons sans ressentir la moindre incommodité. Bien qu'aussi les démonstrations mathématiques ne dependent point des sens, cependant l'examen qu'on en fait par le moyen des figures sert beaucoup à prouver l'évidence de notre vue et semble lui donner une certitude qui approche de celle de la démonstration même.

---

<sup>443</sup> As traduções consultadas foram a de Luiz João Baraúna, Abril Cultural (Col. Pensadores), 1984, e J. Echeverría Ezponda, Alianza Editorial, 1992; a versão do original utilizado foi o de cronologia, bibliografia, introdução e notas de Jacques Brunschwig, da Flammarion, 1990 (N.T.).

<sup>444</sup> PIAUÍ, W. S., doutor em filosofia pela Universidade de São Paulo e atualmente professor do Programa de Pós Graduação em Filosofia e do Departamento de Filosofia da Universidade Federal de Sergipe (e-mail: [piauiusp@gmail.com](mailto:piauiusp@gmail.com)) e AGUIAR, M. S., licenciado em filosofia, mestre e doutorando pela Universidade Federal de Sergipe (e-mail: [marcossavio.se@gmail.com](mailto:marcossavio.se@gmail.com)) (N.T.).

§7. Nos sens aussi en plusieurs cas se rendent témoignage l'un à l'autre. Celui qui voit le feu peut le sentir s'il en doute. Et en écrivant ceci, je vois que je puis changer les apparences du papier et dire par avance quelle nouvelle idée il va présenter à l'esprit: mais quand ces caracteres sont tracés, je ne puis plus éviter de les voir tels qu'ils sont, outre que la vue de ces caracteres fera prononcer à un autre homme les mêmes sons.

Livro IV, Capítulo XI: Do conhecimento que temos da existência das outras coisas.

§1. FILALETO. Como, portanto, somente a existência de Deus tem uma conexão necessária com a nossa, nossas ideias que podemos ter de algo não provariam mais a existência dessa coisa, do que o retrato de um homem provaria sua existência no mundo.

§2. A certeza, porém, de que tenho o branco e o preto neste papel a partir da *sensação* é tão grande quanto a [certeza] do movimento da minha mão, que só cede ao [ou não é maior senão que o] conhecimento da nossa existência e da [existência] de Deus.

§3. Essa certeza merece o nome de conhecimento. Pois não acredito que alguém possa ser seriamente tão cético a ponto de não ter certeza da existência das coisas que vê e sente. Pelo menos, aquele que consegue levar as suas dúvidas até aqui nunca terá qualquer desacordo comigo, uma vez que [ele] nunca poderá ter certeza de que direi algo [ou seja lá o que for] contra os seus sentimentos [ou opiniões].

§4. As percepções das coisas sensíveis são produzidas por causas externas, que afetam os nossos sentidos, pois não adquirimos essas percepções sem os órgãos e se os órgãos fossem suficientes, eles sempre as produziriam.

§5. Além disso, às vezes sinto que não posso impedir que elas sejam produzidas em minha mente, como, por exemplo, a luz, quando estou com os olhos abertos em um local onde a luz do dia pode entrar; contra o que, posso desfazer-me das ideias que estão na minha memória. Deve haver, portanto, alguma causa externa para esta impressão vívida, cuja eficácia não posso superar.

§6. Algumas dessas percepções são produzidas em nós com dor, embora depois nos lembremos delas sem sentir o menor desconforto. Embora as demonstrações matemáticas não dependam dos sentidos, o exame que delas fazemos por meio de figuras serve muito para provar a evidência da nossa visão e parece dar-lhe uma certeza que se aproxima até mesmo da demonstração.

§7. Nossos sentidos também, em muitos casos, testemunham uns aos outros. Quem vê o fogo pode senti-lo se duvidar. E ao escrever isto, vejo que posso mudar a aparência do papel e dizer antecipadamente que ideia nova ele apresentará à mente: mas quando esses caracteres são traçados, não posso mais evitar vê-los como são; além disso, a visão desses caracteres fará com que outro homem pronuncie os mesmos sons.

§8. Si quelqu'un croit que tout cela n'est qu'un long songe, il pourra songer, s'il lui plaît, que je lui fais cette réponse, que notre certitude, fondée sur le témoignage des sens, est aussi parfaite que notre nature le permet et que notre condition le demande. Qui voit brûler une chandelle et éprouve la chaleur de la flamme qui lui fait du mal s'il ne retire le doigt ne demandera pas une plus grande certitude pour régler son action, et si ce songeur ne le faisait, il se trouverait éveillé. Une telle assurance nous suffit donc, qui est aussi certaine que le plaisir ou la douleur, deux choses au-delà desquelles nous n'avons aucun intérêt dans la connaissance ou existence des choses.

§9. Mais au-delà de notre sensation actuelle, il n'y a point de connaissance, et ce n'est que vraisemblance, comme lorsque je crois qu'il y a des hommes dans le monde; en quoi il y a une extrême probabilité, quoique maintenant, seul dans mon cabinet, je n'en voie aucun.

§10. Aussi serait-ce une folie d'attendre une démonstration sur chaque chose et de ne point agir suivant les vérités claires et évidentes quand elles ne sont point démonstrables. Et un homme qui voudrait en user ainsi ne pourrait s'assurer d'autre chose que de périr en fort peu de temps.

THÉOPHILE. J'ai déjà remarqué dans nos conférences précédentes que la vérité des choses sensibles se justifie par leur liaison, qui dépend des vérités intellectuelles, fondées en raison, et des observations constantes dans les choses sensibles mêmes, lors même que les raisons ne paraissent pas. Et comme ces raisons et observations nous donnent moyen de juger de l'avenir par rapport à notre intérêt, et que le succès répond à notre jugement raisonnable, on ne saurait demander ni avoir même une plus grande certitude sur ces objets. Aussi peut-on rendre raison des songes mêmes et de leur peu de liaison avec d'autres phénomènes. Cependant je crois qu'on pourrait étendre l'appellation de la connaissance et de la certitude au delà des sensations actuelles, puisque la clarté et l'évidence vont au delà, que je considère comme une espèce de la certitude : et ce serait sans doute une folie de douter sérieusement s'il y a des hommes au monde lorsque nous n'en voyons point. Douter sérieusement est douter par rapport à la pratique; et l'on pourrait prendre la certitude pour une connaissance de la vérité, avec laquelle on n'en peut point douter par rapport à la pratique sans folie; et quelquefois on la prend encore plus généralement, et on l'applique aux cas où l'on ne saurait douter sans mériter d'être fort blâmé. Mais l'évidence serait une certitude lumineuse, c'est-à-dire où l'on ne doute point à cause de la liaison qu'on voit entre les idées. Suivant cette définition de la certitude, nous sommes certains que Constantinople est dans le monde, que Constantin et Alexandre le Grand et que Jules César ont vécu. Il est vrai que quelque paysan des Ardennes en pourrait douter avec justice, faute d'information; mais un homme de lettres et du monde ne le pourrait faire sans un grand dérèglement d'esprit.

§8. Se alguém acredita que tudo isto é apenas um longo sonho, poderá sonhar, se ele quiser, que estou lhe dando esta resposta, [ou seja,] que a nossa certeza, baseada no testemunho dos sentidos, é tão perfeita quanto a nossa natureza o permite e a nossa condição o exige. Aquele que vê uma vela acesa e sente o calor da chama que o machuca se não retirar o dedo não precisará de maior certeza para regular sua ação, e se esse *sonhador* não fizesse isso, ele se encontraria acordado. Essa segurança é, portanto, suficiente para nós, que é tão certa quanto o prazer ou a dor, duas coisas para além das quais não temos nenhum interesse no conhecimento ou na existência das coisas.

§9. Mas além da nossa sensação atual, não há conhecimento, e é apenas *verossimilhança* [*vraisemblance*], como quando acredito que existem homens no mundo; em que há uma probabilidade extrema, embora agora, sozinho em meu escritório, não veja nenhum.

§10. Também seria uma loucura esperar uma demonstração de cada coisa e não agir de acordo com verdades claras e *evidentes* quando estas não são demonstráveis. E um homem que quisesse se comportar dessa maneira não poderia garantir outra coisa senão perecer em muito pouco tempo.

TEÓFILO. Eu já havia observado em nossas conferências anteriores que a verdade das coisas sensíveis se justifica pela sua ligação, que depende de verdades intelectuais, fundadas na razão, e de observações constantes nas próprias coisas sensíveis, mesmo quando as razões não apareçam. E como estas razões e observações nos dão um meio de julgar o futuro em relação ao nosso interesse, e como o sucesso [ou êxito] responde ao nosso julgamento racional, não podemos pedir ou mesmo ter maior certeza sobre estes objetos. Também podemos dar a razão [ou explicar racionalmente] os próprios sonhos e sua pouca ligação com outros fenômenos. Contudo, creio que poderíamos estender a apelação [ou demanda] do conhecimento e da certeza para além das sensações atuais, uma vez que a clareza e a evidência vão além, o que considero uma espécie de certeza: e sem dúvida seria uma loucura duvidar seriamente se existem homens no mundo quando [ou só porque] não vemos nenhum. Duvidar seriamente é duvidar em relação à prática; e poderíamos adquirir a certeza em favor de um conhecimento da verdade, com o qual [, o conhecimento,] não podemos duvidar dela [, da verdade,] em relação à prática sem [que possa ser considerado] loucura; e às vezes tomamos isso de forma ainda mais geral e aplicamos a casos em que não podemos duvidar sem merecermos ser grandemente culpados. Mas a *evidência* seria uma certeza luminosa, ou seja, onde não há nenhuma dúvida a partir da ligação que vemos entre as ideias. Seguindo esta definição de certeza, temos a certeza de que Constantinopla está no mundo, que Constantino e Alexandre, o Grande, e que Júlio César viveram. É verdade que alguns camponeses das Ardenas poderiam duvidar disto, com razão, por falta de informação; mas um homem de letras e do mundo não poderia fazê-lo sem um grande transtorno de espírito [ou desordem mental].

§ 11. PHILALÈTHE. Nous sommes assurés véritablement par notre mémoire de beaucoup de choses qui sont passées, mais nous ne pourrions pas bien juger si elles subsistent encore. Je vis hier de l'eau et un certain nombre de belles couleurs sur des bouteilles qui se formèrent sur cette eau. Maintenant je suis certain que ces bouteilles ont existé aussi bien que cette eau, mais je ne connais pas plus certainement l'existence présente de l'eau que celle des bouteilles, quoique la première soit infiniment plus probable, parce qu'on a observé que l'eau est durable et que les bouteilles disparaissent.

§ 12. Enfin, hors de nous et de Dieu nous ne connaissons d'autres esprits que par la révélation, et n'en avons que la certitude de la foi.

THÉOPHILE. Il a été remarqué déjà que notre mémoire nous trompe quelquefois; et nous y ajoutons foi ou non, selon qu'elle est plus ou moins vive et plus ou moins liée avec les choses que nous savons; et quand même nous sommes assurés du principal, nous pouvons souvent douter des circonstances. Je me souviens d'avoir connu un certain homme, car je sens que son image ne m'est point nouvelle non plus que sa voix; et ce double indice m'est un meilleur garant que l'un des deux, mais je ne saurais me souvenir où je l'ai vu. Cependant il arrive, quoique rarement, qu'on voit une personne en songe avant que de la voir en chair et en os; et on m'a assuré qu'une demoiselle d'une cour connue vit en songeant et dépeignit à ses amies celui qu'elle épousa depuis et la salle où les fiançailles se célébrèrent; ce qu'elle fit avant que d'avoir vu et connu ni l'homme ni le lieu. On l'attribuait à je ne sais quel pressentiment secret; mais le hasard peut produire cet effet, puisqu'il est assez rare que cela arrive, outre que, les images des songes étant un peu obscures, on a plus de liberté de les rapporter par après à quelques autres.

§ 13. PHILALÈTHE. Concluons qu'il y a deux sortes de propositions, les unes particulières et sur l'existence, comme, par exemple, qu'un éléphant existe; les autres générales sur la dépendance des idées, comme, par exemple, que les hommes doivent obéir à Dieu.

§ 14. La plupart de ces propositions générales et certaines portent le nom de vérités éternelles, et, en effet, elles le sont toutes. Ce n'est pas que ce soient des propositions formées actuellement quelque part de toute éternité, ou qu'elles soient gravées dans l'esprit d'après quelque modèle qui existait toujours; mais c'est parce que nous sommes assurés que lorsqu'une créature, enrichie de facultés et de moyens pour cela, appliquera ses pensées à la considération de ses idées, elle trouvera la vérité de ces propositions..

§ 11. FILALETO. Estamos verdadeiramente seguros pela nossa memória de muitas coisas que passaram, mas não poderemos julgar bem se ainda subsistem. Ontem eu vi a água e uma série de cores lindas nas bolhas que se formavam sobre essa água. Nesse momento estou certo de que estas bolhas existiram, assim como esta água, mas não conheço a existência atual da água com mais certeza do que a das bolhas, embora a primeira seja infinitamente mais provável, porque se observou que a água é [mais] durável e as bolhas desaparecem.

§ 12. Finalmente, além de nós mesmos e de Deus, conhecemos outros espíritos apenas por *revelação* e temos apenas a certeza da fé.

TEÓFILO. Já foi observado que a nossa memória às vezes nos engana; e acreditamos ou não [na memória], dependendo se está mais ou menos vívida e mais ou menos ligada às coisas que sabemos; e mesmo tendo certeza do principal, muitas vezes podemos duvidar das circunstâncias. Lembro-me de ter conhecido um certo homem, porque sinto que a sua imagem não é nova para mim, tal como a sua voz; e esta dupla indicação é uma garantia melhor para mim do que somente uma das duas, mas não consigo lembrar onde o vi [, aquele homem]. No entanto, acontece, embora raramente, que se veja uma pessoa em sonho antes de vê-la em carne e osso; e me garantiram que uma jovem de uma corte conhecida viu em sonhos e descreveu às amigas aquele com quem [depois] se casou e a sala onde [depois] foi celebrado o noivado; o que ela fez sem antes de ter visto e conhecido tanto o homem quanto o lugar. Esse fato foi atribuído a não sei qual pressentimento secreto; mas o acaso pode produzir esse efeito, pois é bastante raro que isso aconteça; fora o fato de que, sendo as imagens dos sonhos, um pouco obscuras, se tem mais liberdade para relacioná-las posteriormente com algumas outras.

§ 13. FILALETO<sup>445</sup>. Concluamos que existem dois tipos de proposições, umas particulares e sobre a existência, como, por exemplo, que um elefante existe; outras gerais, assentadas na dependência de ideias, como, por exemplo, que os homens devem obedecer a Deus.

§ 14. A maior parte dessas proposições gerais e certas portam o nome de *verdades eternas* e, de fato, todas elas o são. Não é que sejam proposições atualmente formadas em algum lugar desde toda a eternidade, ou que estejam gravadas na mente de acordo com algum modelo que sempre existiu; mas é porque temos a certeza de que quando uma criatura, enriquecida com faculdades e meios para isso, aplica os seus pensamentos à consideração das suas ideias, encontrará a verdade destas proposições.

---

<sup>445</sup> Eis onde tem início a problematização que levará Leibniz a afirmar não só estar de acordo com Locke quanto a certas verdades deverem ser consideradas verdades eternas, mas também que essa opinião quando bem entendida deveria desembocar em um platonismo de cunho agostiniano, como veremos mais à frente, ou em um realismo de cunho tomista, ou seja, que certas verdades devem estar fundadas no conteúdo mesmo do intelecto divino, especialmente quando se trata de verdades necessárias, ou de razão, como o são grande parte das que resultam das demonstrações matemáticas ou lógicas. Há nesse capítulo, o que aparece em muitos outros, do livro IV, um desenvolvimento com relação à noção de verdade eterna, ou quanto ao que de fato fundamenta as verdades de razão, que quando associado ao que é defendido nos capítulos iniciais do livro III com relação aos termos gerais, ou quanto à realidade dos gêneros e espécies, atestam o todo do tipo de realismo de cunho tomista defendido por Leibniz ao menos depois do que costumamos considerar a maturidade de seu sistema. Ou seja, aqui ficam explícitos os motivos metafísicos que levarão Leibniz a recusar a doutrina dos signos ou Σημειωτική de Locke, eis alguns dos assuntos que pretendemos abordar com mais detalhes em nosso livro *Leibniz e a linguagem (II): línguas artificiais, lógica e matemática*, ainda no prelo, mas que já aperecem bastane discutidos no *Leibniz e a linguagem (I): línguas naturais, etimologia e história*, já publicado pela Ed. Kotter, em 2022 (N.T.).

THÉOPHILE. Votre division paraît revenir à la mienne, des propositions de fait et des propositions de raison. Les propositions de fait aussi peuvent devenir générales en quelque façon, mais c'est par l'induction ou observation, de sorte que ce n'est qu'une multitude de faits semblables, comme lorsqu'on observe que tout vif-argent s'évapore par la force du feu, et ce n'est pas une généralité parfaite, parce qu'on n'en voit point la nécessité. Les propositions générales de raison sont nécessaires, quoique la raison en fournisse aussi qui ne sont pas absolument générales et ne sont que vraisemblables, comme, par exemple, lorsque nous présumons qu'une idée est possible, jusqu'à ce que le contraire se découvre par une plus exacte recherche. Il y a enfin des propositions mixtes, qui sont tirées des prémisses, dont quelques-unes viennent des faits et des observations, et d'autres sont des propositions nécessaires : et telles sont quantité de conclusions géographiques et astronomiques sur le globe de la terre et sur le cours des astres, qui naissent par la combinaison des observations des voyageurs et des astronomes avec les théorèmes de géométrie et d'arithmétique. Mais comme, selon [la règle] des logiciens, la conclusion suit la plus faible des prémisses et ne saurait avoir plus de certitude qu'elle, ces propositions mixtes n'ont que la certitude et la généralité qui appartient à des observations. Pour ce qui est des vérités éternelles, il faut [considérer] que dans le fond elles sont toutes conditionnelles, et disent en effet : Telle chose posée, telle autre chose est. Par exemple, disant : Toute figure qui a trois côtés aura aussi trois angles, je ne dis autre chose sinon que, supposé qu'il y ait une figure à trois côtés, cette même figure aura trois angles. Je dis cette même, et c'est en quoi les propositions catégoriques, qui peuvent être énoncées sans condition, quoiqu'elles soient conditionnelles dans le fond, diffèrent de celles qu'on appelle hypothétiques, comme serait cette proposition : Si une figure a trois côtés, ses angles sont égaux à deux droits, où l'on voit que la proposition antécédente (savoir la figure de trois côtés) et la conséquente (savoir les angles de la figure de trois côtés sont égaux à deux droits) n'ont pas le même sujet comme elles l'avaient dans le cas précédent, où l'antécédent était : Cette figure est de trois côtés, et le conséquent : Ladite figure est de trois angles; quoique encore l'hypothétique souvent puisse être transformée en catégorique, mais en changeant un peu les termes, comme si, au lieu de l'hypothétique précédente, je disais : Les angles de toute figure à trois côtés sont égaux à deux droits. Les scolastiques ont fort disputé de constantia subjecti, comme ils l'appelaient, c'est-à-dire comment la proposition faite sur un sujet peut avoir une vérité réelle si ce sujet n'existe point : c'est que la vérité n'est que conditionnelle, et dit qu'en cas que le sujet existe jamais, on le trouvera tel.



TEÓFILO. Sua divisão parece convergir com a minha, [ou seja, em] *proposições de fato e proposições de razão*<sup>446</sup>. [1.1 e 1.2] As proposições de fato também podem tornar-se gerais de alguma forma, mas é por indução ou observação, de modo que se trata apenas de uma multiplicidade de fatos semelhantes, como quando observamos que todo mercúrio evapora pela força do fogo, e isto não é uma generalidade perfeita, porque não vemos a necessidade disso. [2.1 e 2.2] As proposições gerais de razão são necessárias, embora a razão também forneça algumas [proposições] que não são absolutamente gerais e são apenas prováveis, como, por exemplo, quando presumimos que uma ideia seja possível, até que o contrário é descoberto por uma pesquisa mais exata. Finalmente, existem [3.1 e 3.2] *proposições mistas*, que são extraídas de premissas, algumas das quais provêm de fatos e observações, e outras são proposições necessárias: e tais são uma série de conclusões geográficas e astronômicas sobre o globo da Terra e sobre o curso dos astros, que nascem pela combinação das observações de viajantes e astrônomos com os teoremas da geometria e da aritmética. Mas como, de acordo com [a regra] dos lógicos, *a conclusão segue a mais fraca das premissas* e não pode ter mais certeza do que ela [, ou seja, a mais fraca das premissas], estas proposições mistas têm apenas a certeza e a generalidade que pertencem às observações. [4] Quanto às *verdades eternas*, devemos [considerar] que no fundo elas são todas condicionais, e dizem, com efeito: Suposta certa coisa, outra coisa [também] é. Por exemplo, dizendo: *Toda figura que tenha três lados também terá três ângulos*, não digo outra coisa senão isso: supondo que exista uma figura com três lados, *essa mesma* figura terá três ângulos. Digo *essa mesma*, e é assim que as proposições categóricas, que podem ser enunciadas sem condição, embora no fundo sejam condicionais, diferem daquelas que chamamos de *hipotéticas*, como seria a proposição [seguinte]: *Se uma figura tem três lados, seus ângulos são igual a dois ângulos retos*, onde vemos que a proposição *antecedente* (ou seja, a figura de três lados) e a *consequente* (ou seja, os ângulos da figura de três lados são iguais a dois ângulos retos) não têm o mesmo sujeito que tinham no caso precedente, onde a antecedente era: *Esta figura é de três lados*, e a consequente: *A referida figura é de três ângulos*; embora ainda a hipotética possa muitas vezes ser transformada em categórica, mas mudando um pouco os termos, como se, em vez da hipotética precedente, eu dissesse: *Os ângulos de toda figura com três lados são iguais a dois ângulos retos*. Os escolásticos debateram muito sobre [a noção] *de constantia subjecti*, como a chamavam, ou seja, [a questão] como a proposição feita sobre um sujeito pode ter uma verdade real [*vérité réelle*] se esse sujeito não existe mais: isso ocorre porque a verdade só pode ser condicional, e suposto que o sujeito exista, ele será de tal modo.

---

<sup>446</sup> Cf. §§ 28 a 47, sobretudo o § 33, da *Monadologia* (N.T.).

Mais on demandera encore en quoi est fondée cette connexion, puisqu'il y a de la réalité là-dedans qui ne trompe pas. La réponse sera qu'elle est [fondée] dans la liaison des idées. Mais on demandera en répliquant où seraient ces idées si aucun esprit n'existait, et que deviendrait alors le fondement réel de cette certitude des vérités éternelles. Cela nous mène enfin au dernier fondement des vérités, savoir, à cet esprit suprême et universel qui ne peut manquer d'exister, dont l'entendement, à dire vrai, est la région des vérités éternelles, comme saint Augustin l'a reconnu, et l'exprime d'une manière assez vive; et afin qu'on ne pense pas qu'il n'est point nécessaire d'y recourir, il faut considérer que ces vérités nécessaires contiennent la raison déterminante et le principe régulateur des existences mêmes, et, en un mot, les lois de l'univers. Ainsi ces vérités nécessaires étant antérieures aux existences des êtres contingents, il faut bien qu'elles soient fondées dans l'existence d'une substance nécessaire. C'est là où je trouve l'original des idées et des vérités qui sont gravées dans nos âmes, non pas en forme de propositions, mais comme des sources dont l'application et les occasions feront naître des énonciations actuelles.

Mas se exigirá ainda [que se explique] em que se baseia esta conexão, uma vez que aí existe uma realidade [*réalité*] que não engana. A resposta será que ela se baseia na conexão de ideias. Mas questionaremos em réplica onde estariam essas ideias se não existisse espírito, e qual seria então o verdadeiro fundamento desta certeza das verdades eternas. Isto conduz-nos finalmente ao último fundamento das verdades, isto é, a este espírito supremo e universal que não pode deixar de existir [, ou seja, Deus], cujo entendimento, para dizer a verdade, é a região das verdades eternas<sup>447</sup>, como santo Agostinho reconheceu e o exprimiu com bastante vivacidade<sup>448</sup>. E para que não se pense que não é necessário recorrer a ele, devemos considerar que estas verdades necessárias contêm a razão determinante e o princípio regulador das próprias existências e, numa palavra, as leis do universo. Assim, sendo estas verdades necessárias anteriores à existência de seres contingentes, devem ser fundadas na existência de uma substância necessária. É aqui que encontro os originais das ideias e verdades que estão gravadas nas nossas almas, não na forma de proposições, mas como fontes cuja aplicação e ocasiões darão origem a enunciados atuais.

---

<sup>447</sup> Como já o indicamos, cf. §§ 28 a 47, agora sobretudo os §§ 43 em diante, da *Monadologia* (N.T.).

<sup>448</sup> Aqui alguns tradutores mencionam como a referência de Leibniz o texto *O livre arbítrio* (II, III-XV, 7-39, na edição da Paulus de 1995, de tradução de Nair de Assis Oliveira, p. 125-6), de fato, a questão da verdade posta ali coincide muito bem com o que se pretende chamar atenção aqui; contudo, nenhum texto é mais explícito quanto à fonte última das ideias e verdades, ou daquilo que permite afirmar a realidade do que fundamenta a conexão das ideias que se conectam nas verdades eternas ou necessárias, e que inclusive o remete à Platão quanto o *As ideias* (*De ideis* – De diversis quaestionibus octoginta tribus, q. XLVI. A. Mutzenbecher (ed.), Corpus Christianorum Series Latina (CCSL) 44A) de Agostinho e gostaríamos de recomendar a tradução de Moacyr Novaes, inclusive o texto dele mesmo que a antecede, que saiu na *Revista Discurso* nº 40, 2010, p. 377-80. Para nós, o presente capítulo dos *Novos ensaios*, mais a precisa referência a Agostinho, para não falar de muitos outros momentos, são provas incontestáveis do tipo de platonismo que Leibniz defendia e, por consequência, de seu incontestável realismo tão evidente quando se opõe ao nominalismo de Hobbes, mas mais ainda ao nominalismo mentalista do Locke do *Ensaio*. Será mesmo que os abstratos, como as ideias que se conectam nas várias proposições mencionadas antes, não tem realidade para Leibniz? Cremos ter evidenciado que a resposta afirmativa é falsa, talvez fosse melhor dizer: depende! (N.T.).